

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano. — Mort d'un juriconsulte canadien. — Poésie: Modes et chiffons, par Théophile Gautier. — La marine de guerre au Japon. — Poésie: Le renouveau, rondel, par G. Leygues. — Le feu de Toronto. — Page scientifique (avec grav.). — Nouvelle: La branche de ronce, par P. Descaux. — Un géant. — Sous les griffes d'un lion (avec grav.). — Choses vraies (avec grav.). — Poésie: Printremps, par F. Gregh. — Propos d'étiquette. — Pour nos lectrices. — Page des enfants (avec grav.). — Pages humoristiques. — Récréation en famille.

FEUILLETONS. — Les larmes de l'innocence. — Histoire de Napoléon 1er (voir notre numéro du 16 avril et suivant).

SUPPLEMENT MUSICAL. — Réverie, par R. Schumann. — Célèbre menuet, par Boccherini. — Chant: Et s'il revenait un jour...; paroles de M. Maeterlinck, musique de Mme E. Darolle. — Chanson triste, pour piano, par P. Tchaïkowsky.

GRAVURES. — Amazones russes. — Portraits: Feu le juge Wurtele — Le général Mitchenko — Une Gheisha — Une maison flottante. — Conflagration de Toronto. — La flotte russe devant Port-Arthur. — Le géant F. Mochnow. — Le rocher "The Queen". — Les premiers cavaliers du monde. — Les invalides. — Modes. — Dessins humoristiques. — Devinettes. — Concours. — Couverture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

Ayant entrepris de signaler grosso-modo les principaux événements survenus un peu partout au cours de la semaine, il me serait difficile de passer sous silence la conflagration qui, ces jours derniers, a failli anéantir Toronto. En quelques heures, on le sait, les flammes y ont détruit d'immenses pâtés de maisons. Les pertes immobilières s'élèvent, de ce fait, à plus de dix millions de dollars. Par une analogie remarquable, ce feu rappelle celui si considérable dont Baltimore fut tout récemment la victime.

Une particularité bien triste à noter, est celle du manque d'eau qui a valu à Toronto l'étendue peu commune du désastre dont je parle. Malgré les secours fournis par les villes voisines, vu le manque de pression hydraulique, l'élément destructeur a accompli presque sans entrave son oeuvre néfaste. Ceci devrait servir de leçon à toutes les villes dont l'aqueduc fonctionne mal. Car, vraiment, ces gigantesques incendies deviennent trop fréquents sur notre continent, et il serait temps d'aviser. Quoi d'étonnant, après de tels exemples, si les assurances, comme elles viennent de le faire, haussent leurs taux.

Tout en offrant des garanties sérieuses, les compagnies d'assurance contre l'incendie sont, je crois, bien innocemment et la cause et les victimes des feux enregistrés. J'ai en effet

constaté que dans les pays où l'on n'assure pas les immeubles, manufactures ou simples maisons d'habitation, les incendies sont fort rares. Est-ce à dire que chez nous il faille attribuer les embrasements si fréquents à de la malveillance? Je ne dis pas cela, je constate. Que le public tire lui-même les conclusions de ce que j'avance en toute sincérité!

* * *

Décidément, ce monde est peut-être bien une vallée de larmes, ainsi que le veulent les pessimistes, et de quelque côté qu'on se retourne, on peut trouver matière à récriminations ou à chagrins.

En moins d'une semaine quatre malheureux se sont suicidés à Montréal, trois hommes et une femme. Les motifs qui ont poussé ces désespérés à commettre cet acte de suprême folie, semblent être divers, je n'ai pas lieu de m'en occuper, et si je dis un mot de ces macabres clients de notre "coroner", c'est pour exprimer une idée que je crois juste, à savoir: que le progrès et le confort de la vie moderne, sont pour ainsi dire les coefficients progressifs de la déchéance morale qui s'empare de l'humanité.

Il semblerait, d'après les registres officiels, que le suicide est d'autant plus en vogue que le pays où il se produit est plus soi-disant intellectuel. N'avons-nous pas tous lu, que le mois dernier, une véritable épidémie de suicide a sévi en Allemagne. Des familles entières, et non des moindres, ont poussé le cynisme jusqu'à s'empoisonner à table, en commun, comme jadis, au temps des décadences grecque et romaine.

A quoi attribuer ces actes de lâcheté impie, chez ces êtres à l'âme flasque et au coeur desséché, sinon à un amour immodéré du bien-être.

Ayant un instant joui des biens de ce monde, n'ayant pas su en user modérément, ils préfèrent se supprimer que de s'en passer ou de les acquérir de nouveau par un labeur dont ils se sentent incapables. C'est assurément pitoyable, et devant tant de lâcheté les journaux devraient même ne pas publier les noms de ces déserteurs de la vie. Que si cette vie est une lutte, une bataille, il faut l'affronter en brave et ne tomber, l'outil gagne-pain à la main, que lorsqu'il plaît à Dieu qu'il en soit ainsi. Une chose me console un peu, quand je pense aux quatre suicidés dont je vous entretiens ci-dessus; c'est que pas un seul d'entre eux n'était Canadien-français.

* * *

Et, tandis que d'aucuns voient l'existence en noir, d'autres la voient en rose. Monsieur Loubet, le président de la République française, doit être de ceux-là, lui qu'un peuple fête sur les bords du Tibre; lui, que des souverains accueillent le sourire aux lèvres. L'Italie officielle fait risette au chef d'une nation voisine, avec laquelle elle compte faire plus de négocié; c'est fort bien, mais, m'est avis que des fenêtres du Quirinal les deux potentats français et italien devraient tourner les yeux vers le Vatican et songer que là, vit un auguste captif, qui commande à des centaines de millions de fidèles catholiques et qui, lui, pour les raisons que l'on sait, ne saurait même en esprit s'associer aux fêtes que l'Italie donne à Monsieur Loubet.

Non, la prise de Rome et le profil de monsieur Combes feraient un trop vilain fond au tableau que pourrait entrevoir notre saint Père!

* * *

Malgré leurs fautes, rien n'est parfait en ce monde. Il faut admettre que les peuples se connaissent mieux que jamais, grâce aux moyens de communications rapides et aussi beaucoup grâce à la presse. Il est heureux de les voir se rapprocher. Terrorisés par leur force, ils cherchent à écarter du champ de leur vision, le spectre horrible de la guerre, qui voudrait les mettre aux prises. Naguère intransigeants et mal intentionnés envers leurs voisins qui ne partageaient pas leurs vues, ou voulaient contrecarrer leurs ambitions, ils sont maintenant plus conciliants. Les exemples de cet esprit de concorde ne font pas défaut. Ce dont tous nous devons nous réjouir.

Ainsi, il fut un temps qui n'est pas très éloigné où l'Allemagne et la France, ne pouvant oublier la guerre franco-prussienne, se regardaient en chiens de faïence. Alors, il n'était guère possible aux artistes de ces deux pays de s'apprécier à leur juste valeur. De chaque côté du Rhin on réclamait la palme artistique, comme on avait réclamé les lauriers de la guerre. Il n'en est plus ainsi, et pour ne parler que des musiciens, les rapports qui existent entre les Français et les Allemands qui cultivent l'art cher à Apollon, sont, dis-je, des plus cordiaux. Il y a quelques semaines se rendait à Berlin, la Société de musique de chambre pour instruments à vent. Elle donna à la "Sing Akademie" plusieurs concerts, le succès des membres de cette Société ressembla à un triomphe. Il est vrai qu'ils comptaient parmi eux des hommes tels que le célèbre hauboïste Bleuzet et le flûtiste Gaubert, cela n'empêche pas que les Allemands, qui jusqu'ici se disaient maîtres quant aux instruments à vent, ont reconnu la supériorité des virtuoses français. Voici du reste ce qu'écrivit à ce sujet un des premiers critiques de Berlin, celui du "Local-Anzeiger":

"Nous avons également, en Allemagne, de vrais artistes sur les instruments à vent... Mais pour parler franchement, dans l'art des instruments de bois à vent, les Français sont supérieurs. Leur exactitude, leur souplesse, leur finesse, leur homogénéité en exécutant leur morceau de musique, peut servir de modèle à tous les artistes."

C'est flatteur pour notre mère-patrie, et dans un ordre d'idée dans lequel Thémis n'a rien à voir, on peut encore dire:

Qu'il y a des juges à Berlin!

Tant mieux, tant qu'on s'occupera de musique, les canons ne chanteront pas de leur grosse voix.

* * *

Les correspondants militaires festoient, assure-t-on, à Tokio, les officiers du Mikado leur faisant une réception princière. Aussi, les nouvelles du théâtre de la guerre sont-elles minces. On s'attend bien à une grande bataille sur terre, Russes et Japonais concentrant leurs troupes sur les rives de la rivière Yalou; mais, il est difficile de prévoir quand se produira le choc formidable que l'on attend des deux armées en présence.

Un événement qui semble se confirmer de plus en plus, c'est le rappel du vice-roi amiral Alexeïef, qui est en de très mauvais termes avec l'amiral Skrydloff, le nouveau commandant en chef de la flotte russe du Pacifique. Sa Majesté Nicolas II n'est pas satisfaite des services rendus par Alexeïef depuis le début de la présente guerre. Même, elle lui attribuerait la plupart des revers survenus aux armes russes. Le Tsar ne peut, dit-on, pardonner à l'amiral certaines menées qu'avec des amis il aurait entreprises avant l'ouverture des hostilités, afin de les provoquer.

* * *

Les dépêches les plus récentes tendent à laisser croire qu'un engagement très sérieux vient d'avoir lieu entre les troupes russes et japonaises; durant lequel, ces dernières auraient perdu sept mille hommes.

Que ce rapport soit fondé ou non, il est opportun de considérer le nombre de cartouches qu'il faut brûler sur un champ de bataille, pour abattre un ennemi. Si l'on doit en croire les statistiques établies à la suite des dernières guerres, la mort d'un combattant ne surviendrait qu'après la décharge de cinq cents coups de fusil.

Malheureusement, le chiffre des pertes subies est moins rassurant, bien que la proportion s'abaisse de guerre en guerre. En Crimée, 31 p. c. des Français et 22 p. c. des Anglais périrent, beaucoup, il est vrai, par la maladie. En 1870, les pertes des Français furent de 20 p. c.; dans la guerre anglo-boëre, les vainqueurs perdirent 5 et les vaincus 6,1 p. c. de leurs effectifs.

Sur quinze grandes batailles du dix-neuvième siècle, la perte moyenne des vainqueurs a été de 15 et celle des vaincus de 27 p. c.